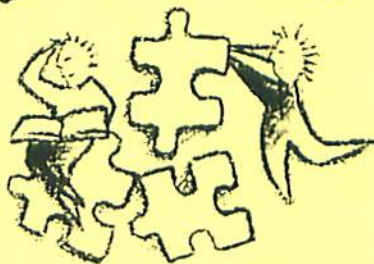


Actes du 19^e colloque de l'AQPC

RASSEMBLER NOS FORCES

*AUTOUR de la classe, des enseignants et des enseignantes,
des programmes et des collèges*



10D 67

L'épreuve synthèse de programme,
au-delà des habiletés génériques

Yves JALBERT



Association québécoise
de pédagogie collégiale

L'ÉPREUVE SYNTHÈSE DE PROGRAMME, AU-DELÀ DES HABILITÉS GÉNÉRIQUES

Yves Jalbert, professeur de philosophie
Cégep Marie-Victorin

L'épreuve synthèse de programme est certainement une noble entreprise, en ce que par son existence même, elle force les professeurs à changer leur enseignement pour tenir compte de ce qu'il est convenu d'appeler l'intégration ou le transfert des apprentissages. Je ne m'inquiéterai pas ici de la distinction entre transfert et intégration, ou entre les différents niveaux de transfert ou d'intégration, des gens bien plus compétents que moi dans la subtilité des théories pédagogiques se sont déjà penchés sur la question. Qu'il nous suffise de dire pour la contextualisation de ce qui suit que ce qui est exigé des étudiants est un certain niveau d'abstraction qui permet de déplacer des concepts pour les appliquer à des situations qui leur apparaissent d'abord comme n'ayant pas de lien ou, pour utiliser leur vocabulaire, « pas rapport ». En somme, il s'agit d'être capable de faire face à une nouvelle situation en utilisant ce que l'on sait des anciennes, et, pour ce faire, il faut être capable d'extraire, ou d'abstraire, d'une situation donnée, ou de nombres d'entre elles, un schéma, un « pattern », une structure, pour identifier ce que ces anciennes situations ont en commun avec la nouvelle situation en question. Bien sûr, il faut être aussi en mesure de reconnaître les différences pour éviter d'appliquer bêtement une formule.

Cela dit, reste à savoir quelle est l'intention d'une épreuve synthèse de programme puisque la façon dont nous venons de décrire ses exigences nous semble être précisément ce en quoi consiste l'enseignement. En effet, amener l'étudiant à reconnaître dans de nouvelles situations des problèmes déjà rencontrés et dont les solutions peuvent être maintenant mises en pratique est, au moins depuis que notre monde change avec une rapidité qui semble vouloir imiter l'art post moderne des vidéos, certainement une partie de ce que l'on désire accomplir. Peut-être y a-t-il eu une époque moyenâgeuse où l'apprenti n'apprenait qu'à répéter ce qu'avait fait son maître comme celui-ci l'avait appris du sien. À cette époque quelques élèves allaient au-delà de la répétition, et appliquaient ce qu'ils avaient appris d'une façon nouvelle ou à de nouvelles situations. Ce sont peut-être ceux que nous appelons aujourd'hui génies : Michel-Ange, Raphaël, De Vinci pour parler des arts visuels (on pourrait aussi mentionner Descartes, Socrates, Mozart...). Mais nous ne nous attendons plus à ce que nos étudiants vivent dans le monde que nous connaissons, et ce qu'il faut enseigner n'est plus l'imitation mais l'adaptation, ou le changement : et, pour autant que je sache, c'est ce que nous faisons déjà.

1- Trouver un sens à l'ESP

Pourquoi donc ajouter au curriculum l'obligation d'une épreuve synthèse de programme qui, sous d'autres noms, existait déjà, à tout le moins dans les programmes que je connais, soit sous forme d'un projet de fin d'études, ou d'un dernier stage ? Il nous faut supposer que cette nouvelle exigence tentait de répondre à une carence dans la formation, si on veut lui donner un sens, et éviter le destin de Sisyphe, ou, peut-être pire encore, celui d'un personnage de Kafka. Cette carence, on peut la trouver dans les commentaires des employeurs au sujet de leurs employés qui sont détenteurs d'un DEC. Cette carence ne se situe pas au niveau de la formation spécifique où la satisfaction est très élevée (de l'ordre de 85 % si je ne m'abuse), mais au niveau de la formation générale souvent perçue comme « hors programme » par les étudiants¹.

De fait, peut-être la chose la plus significative au sujet de l'épreuve synthèse de programme se trouve-t-elle précisément là où elle n'est pas exigée. Son absence est ce qui parle le plus lorsque l'on voit qu'elle est exigée pour l'obtention du DEC, mais pas pour l'obtention de l'AEC. Or la différence essentielle entre l'AEC et le DEC est justement la formation générale, ce qui nous amène à penser que le but de l'épreuve synthèse de programme, le sens qu'on lui cherche, peut être trouvé dans une intégration de la formation générale et de la formation spécifique.

On voit tout de suite le danger d'une telle approche qui devient particulièrement aigu dans une optique d'approche programme qui risque d'instrumentaliser la formation générale en lui faisant perdre ce qu'elle a de spécifique, soit de ne l'être pas. C'est que si l'on veut trouver un « but commun » à la formation générale, il ne faut peut-être pas le chercher dans ce qu'elle apporte à la formation spécifique, mais plutôt à la personne de l'étudiant en tant que citoyen dans le sens grec du terme : une personne autonome et responsable, à la fois complète en elle-même et partie de ce tout qu'est la société. Or, la personne étant composée de multiples facettes, il est difficile de rassembler en un but commun les apprentissages de son corps (éducation physique), son ancrage dans une histoire culturelle donnée (langue d'enseignement), son ouverture à une culture étrangère (langue seconde), son ouverture à d'autres champs d'études (formation complémentaire), et

¹ Bien sûr, l'usage du masculin ne sert qu'à alléger le texte.

sa capacité à extraire d'une situation particulière des concepts généraux et possiblement universels (philosophie ou humanités) (ces « buts » sont de moi et, de façon intéressante, ce sont ceux de la philo qui m'ont donné le plus de difficulté alors que c'est mon domaine, probablement *parce que* c'est mon domaine).

L'une des solutions avancées pour résoudre ce problème est le terme « habiletés génériques ». Je dis bien terme, parce que même si cette expression apparaît souvent dans le vocabulaire de l'épreuve synthèse de programme, son contenu est soit vague, soit banal. Vague lorsqu'il s'agit de conceptualisation ou d'abstraction, voire d'argumentation (il existe plusieurs types d'argumentation depuis l'exposition de l'argumentation de quelqu'un d'autre jusqu'à l'élaboration d'arguments originaux, pertinents et cohérents, en passant par ce que l'on pourrait nommer « sophistique »). Banal lorsqu'il ne s'agit que de structurer un texte, avec son introduction, développement et conclusion, avec ses marqueurs de relation, avec ses règles d'écriture qui, trop souvent, tendent vers l'application d'une formule et rendent ces textes si « bien » structurés impossible à lire sans tomber dans un sommeil profond. Peut-être ces textes seront-ils fort bien écrits mais ils ne convaincront personne si personne ne veut les lire. Dans ce dernier cas, il s'agit effectivement d'habiletés *génériques*, soit sans personnalité, où l'on apprend à appliquer bêtement une formule, comme le font nombre de sitcoms ou de films américains. Nous sommes plus ambitieux pour nos étudiants. Et comme nous l'avons mentionné plus haut, si nous n'enseignons que la répétition, nous ne préparons pas nos étudiants pour le monde dans lequel ils auront à vivre. La formation générale n'est pas une formation générique malgré la parenté des termes. De plus, dans le contexte actuel où le ministère de l'Éducation, de concert avec la Fédération de cégeps, demande (qu'on soit d'accord ou non avec cette remise en question du réseau) que l'on donne une couleur locale à nos programmes, le terme « générique » devrait être condamné.

D'autre part, la formation spécifique insiste déjà sur ces habiletés dans les nombreux textes que les étudiants doivent produire. Si la formation générale ne fait qu'enseigner ce genre de formule, elle est effectivement instrumentale et, à la limite, n'a pas de raison d'être.

2- Le sens spécifique de la formation générale

Tous ceux qui enseignent en formation générale savent déjà que le contenu de ce qu'ils enseignent n'est pas que de la forme. Comment peut-on en effet réduire l'étude des grands classiques de la littérature à une structure de texte ou, pire encore, à l'écriture d'un français sans fautes ? Comment réduire la pensée des grands philosophes de l'histoire occidentale à une technique d'argumentation ? Tant et aussi longtemps que nous n'irons pas au-delà des

habiletés génériques, les étudiants auront raison de nous dire que la philosophie est plate et qu'elle ne sert à rien, et nous réduirons son enseignement à un mal nécessaire, mais dont la signification demeure obscure et la nécessité une exigence d'un Ministère abstrait : nous revoici dans Kafka.

Il nous faut donc aller chercher ailleurs l'intégration de la formation générale à l'épreuve synthèse de programme. Si la tâche nous semble impossible, c'est peut-être que nous avons cherché au mauvais endroit le possible arrimage en tentant de faire ressortir un ou des buts communs à la formation générale que nous aurions pu ensuite intégrer comme compétence à une épreuve donnée. Comme nous l'avons mentionné plus haut, il n'est pas aisé de faire ressortir des buts communs de disciplines aussi disparates, dont l'une (au moins) a justement comme but d'être extérieure au champ d'étude, soit d'exposer l'étudiant à l'altérité qui s'oppose, comme on le sait, au même, ou au commun.

C'est là l'origine de notre questionnement. Nous avons donc cherché dans la formation générale non pas ce qu'elle a de générique, mais plutôt ce qu'elle a justement de spécifique, ou plutôt ce que chacune de ses disciplines a de spécifique, et en quoi elles contribuent à former une personne, un citoyen, et non pas seulement un travailleur productif dès son entrée sur le marché du travail (que ce soit après l'université ou le cégep). Notre pari est que nous formerons ainsi des personnes beaucoup plus aptes à vivre dans un monde en éternelle transformation. C'est en fait ce que la formation générale tente déjà de faire, ce qu'elle fait, en grande partie, mais que l'étudiant n'assimile pas nécessairement comme nous le souhaiterions. Nous voyons le but de l'épreuve synthèse de programme comme étant de faire réaliser à l'étudiant le sens et l'apport de la formation générale à sa formation en général, et non pas comme une discipline qui contribue à rendre la formation spécifique plus efficace. Les disciplines de la formation générale ne doivent pas devenir des disciplines contributives si elles veulent avoir un sens dans la formation collégiale.

Étant donné que j'enseigne la philosophie, nous allons maintenant tenter de voir comment ces belles intentions peuvent se traduire dans une réalité qui ne concorde pas nécessairement avec nos beaux rêves, en voyant de quelle façon on pourrait intégrer la philosophie à un programme qui a été, dans une certaine mesure, choisi au hasard. Il s'agit du programme de réadaptation physique.

3- Un sens de la philosophie

Lors d'un atelier sur l'épreuve synthèse de programme, nous nous sommes retrouvés, un professeur de réadaptation physique² et moi-même, à tenter la chose, soit de trouver comment on pourrait intégrer la philosophie à une telle épreuve dans un domaine qui nous semblait, à prime abord, tout à fait étranger à la pensée philosophique, soit un domaine centré sur le physique, qui est, comme on le sait, traditionnellement étranger à la philosophie (on pourrait entamer une longue discussion là-dessus, mais là n'est pas mon propos). Ce qui nous importe surtout est de constater que les professeurs qui tentent d'incorporer la philosophie à leur domaine sont souvent découragés par l'étrangeté de cette discipline et, avouons le, ne savent qu'en faire. Mais si la philosophie prétend, comme elle le prétend souvent, être la reine des sciences, alors elle a à voir avec tout et elle peut s'incorporer à n'importe quoi. La question est de savoir ce qu'est la philosophie. Comme nous l'avons vu plus haut, la philosophie ne se laisse pas si facilement cerner, et l'histoire de la philosophie est parsemée de penseurs qui ont tenté de reconnaître différents types de philosophes. Que l'on pense à la division fort influente de Marx entre les philosophes idéalistes et matérialistes, ou, plus récemment, à celle de Rosset entre les philosophes constructeurs et destructeurs. Sans tomber dans ce genre de classifications, il est peut-être possible d'arriver à un consensus sur un aspect au moins de la philosophie, soit l'aspect critique, pour lequel nous avons à remercier un dénommé Socrate, dont l'influence sur la totalité de la philosophie occidentale ne peut être surestimée. L'esprit critique, sans être ce qui définit la philosophie, est cependant l'une de ses composantes, et je ne crois pas qu'un seul philosophe de sa longue histoire ait tenté d'en minimiser l'importance. Il ne faut pas cependant en réduire le sens à un scepticisme ou à un cynisme qui sont certaines de ses conséquences lorsque l'on veut pousser la critique à l'extrême. Toute philosophie commence par une critique, par une mise à distance de la personne face à ses propres valeurs ou croyances. C'est cette capacité de *mise à distance*, cette possibilité d'auto critique que nous voudrions développer chez l'étudiant si nous voulons qu'il soit capable de changement ou d'adaptation à de nouvelles réalités, aux réalités auxquelles il aura à faire face, et que nous ne pouvons qu'entrevoir. C'est dans cette optique que nous avons entrepris la conversation dont il a été question plus tôt.

4- Un exemple

Lors de cet atelier, nous avons donc tenter de voir comment on pourrait intégrer la philosophie à ce genre d'épreuve en Technique de Réadaptation Physique. Notre première réaction a été de tenter de nous familiariser avec ce champs d'études. Et c'est peut-être là le premier défi à relever pour la philosophie³. En effet, il y a fort à parier que l'apprentissage d'une critique, ou d'une mise à distance abstraite et désincarnée ne peut se faire que si elle s'incarne d'abord dans le concret (contextualisation, décontextualisation, etc.). Comme nous l'avons mentionné, de cette conversation est ressorti que, bien sûr, la réadaptation physique s'occupe du physique, c'est-à-dire du corps de la personne qui doit être soignée. La philosophie fonctionnant souvent par opposition, la première question qui nous vient à l'esprit est précisément l'esprit. Si je soigne le corps, je ne soigne pas l'esprit, et, pour aller un peu plus loin, pourquoi est-il nécessaire de faire une distinction entre les deux, y a-t-il une validité quelconque à la division éternelle entre corps et esprit, que signifie l'adage : *un esprit sain dans un corps sain*, en somme, quelle est la relation entre le corps et l'esprit qui est sinon nécessaire, du moins jamais questionnée dans les cours qui sont donnés en formation spécifique aux étudiants de réadaptation physique ? Ceux qui connaissent la séquence des cours de philosophie savent déjà qu'il s'agit là de thèmes qui sont abordés dans ce que l'on appelle l'ensemble 2 en philosophie et qu'il n'est même pas nécessaire d'en modifier le contenu pour l'adapter à ce programme. D'autres questions se posent : La relation que l'on entretient avec notre corps, dans la société moderne, est-elle universelle, un yogi hindou la partagerait-il, est-elle intemporelle, un philosophe du XVIII^e siècle la partagerait-il. Est-elle reliée à l'âge de la personne, une personne de soixante-quinze ans a-t-elle la même relation à son corps que celle de vingt ans ? Nous ne voudrions pas nous éterniser sur les exemples de questions que l'on pourrait poser, nous voulons seulement montrer qu'il y a des questions qui se posent en philosophie et qui ne se posent pas habituellement dans un programme donné. C'est ce que la philosophie a de spécifique. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de la chose. À la suite de cette discussion qui avait autant comme effet de familiariser le professeur de philosophie avec la formation spécifique que le professeur de la formation spécifique avec la philosophie, a commencer à ressortir l'intérêt que pouvait avoir pour la personne et pour le thérapeute d'être capable de cette mise à distance. Minimatement, un thérapeute qui sait reconnaître que l'on peut avoir une façon différente de la sienne de voir le rapport entre le corps et l'esprit ne peut qu'aider à l'efficacité même de la thérapie.

² J'aimerais remercier France Coté (TRP) et Hélène Allaire (conseillère pédagogique) qui, par leur ouverture d'esprit lors de nos conversations, ont rendu toute cette réflexion possible.

³ Je me concentrerai temporairement à la philosophie, puisque, d'une part, c'est ce que je connais, et que, d'autre part, c'est ce dont il était question lors de cet atelier.

Nous avons pu voir par la suite que cette attitude qui consiste à prendre une distance critique face à un savoir donné en est une qui peut se manifester dans le contexte d'un projet final de l'étudiant (dans le cas qui nous intéresse, un colloque où les étudiants doivent faire des présentations) où celui-ci pourrait faire preuve d'une compréhension du contexte historique de sa discipline, et ainsi montrer une certaine intégration de la philosophie. Il est certain que ce genre d'intégration demande une collaboration étroite entre les professeurs de la formation spécifique et de la formation générale puisque cette dernière doit pouvoir montrer à l'autre comment ce qu'elle fait, ou peut faire, est pertinent à un champ d'étude donné.

Cela dit, ce nouveau danger de considérer la philosophie comme étant tellement utile nous ramène au risque que l'on avait précédemment identifié de l'instrumentaliser, de l'adapter au programme, d'en faire une discipline contributive. Nous y reviendrons. Pour l'instant, nous cherchions sa pertinence pour un programme donné et la façon dont elle peut s'intégrer à une épreuve synthèse de programme.

Comme nous le voyons, il n'est pas question ici de buts communs à la formation générale. Ce genre de question ne se pose pas dans toutes les disciplines de la formation générale. Cependant, ces disciplines se complètent et on voit bien comment l'étude de la littérature occidentale dans ce qu'elle a d'historique peut venir appuyer une telle démarche, ou comment l'étude d'une culture différente, ou d'un champ du savoir étranger peut aider l'étudiant à mieux percevoir l'ancrage de son champs d'étude dans un contexte historique et culturel, favorisant ainsi la mise à distance souhaitée.

De fait, nous avons par la suite eu une rencontre avec un professeur de la langue d'enseignement (dans ce cas-ci le français), pour explorer la possibilité d'intégrer de la même façon le français à une épreuve synthèse de programme⁴. Nous en sommes venus à la conclusion que, effectivement, la distance critique est une attitude favorisée par l'étude d'une histoire comme celle de la littérature qui peut permettre à l'étudiant d'inscrire son champ d'étude dans un contexte historique, et ainsi de réaliser minimalement qu'il est possible d'avoir une vision différente de la sienne, d'avoir, par exemple, une façon différente de percevoir la relation du corps et de l'esprit que celle qui est implicite dans l'enseignement de la réadaptation physique. Il nous faut cependant encore nous méfier de la tentation bien compréhensible dans le contexte dans lequel nous travaillons de rechercher un autre but commun qui, bien que peut-être au-delà, ou à côté⁵ des habiletés génériques, nous ramène au même

dilemme, à savoir, 1- « à force de vouloir intégrer la formation générale dans un épreuve synthèse de programme, on finit par en réduire la portée à un seul aspect, et on ne voit plus pourquoi elle serait constituée de cinq disciplines » et 2- « si la formation générale fait partie du programme et qu'elle peut s'intégrer à la l'épreuve synthèse de programme, qu'a-t-elle de général ? ».

Nous ne prétendons pas avoir réglé le problème de l'épreuve synthèse de programme, ni celui de l'intégration de la formation générale. Nous avons voulu explorer une autre piste que celle des habiletés génériques qui nous apparaissait dangereuse pour la formation générale, et donc pour la formation de l'étudiant. Nous avons vu qu'il reste des pièges à éviter qui sont peut-être les mêmes que ceux que nous avons tenté d'éviter, soit de faire de la formation générale une formation contributive, soit de la réduire sous un « but commun ». Mais il nous semble que c'est là une piste qui mérite au moins d'être explorée.

Nous semblons encore une fois amener plus de question que de réponses, mais n'est-ce pas précisément ce que certains étudiants reprochent à la philosophie ? Nous n'en sommes encore qu'à une ébauche de réflexion au sujet de l'épreuve synthèse de programme et nous ne pouvons que regretter qu'elle ait due être mise en application sans que nous ayons eu suffisamment de temps pour en comprendre toute la signification.

⁴ J'aimerais remercier Christian Braën pour sa participation à cette rencontre.

⁵ On m'a signalé lors du colloque que ce dont je parlais lors de ma conférence était plus un à côté qu'un au-delà des

habiletés génériques, puisqu'il s'agit de deux aspects parallèles de la philosophie, soit un savoir faire et un savoir être (à ces deux aspects il faut rajouter un savoir tout court). Cette question mériterait qu'on s'y attarde dans un autre contexte.